

Les mémoires de Matiouchenko, le chef du *Potemkine*

Christian Rakovsky

Source : «Neue Freie Presse», 27 juillet 1905, pp. 2-4 et 29 juillet, pp. 2-3. Traduction et note
MIA.

Constantza, 23 juillet. (Correspondant particulier de la « Neue Freie Presse »). D'une apparence simple mais singulièrement sympathique, le visage ouvert encadré d'une belle barbe noire et fournie, les yeux étincelants d'intelligence, la voix vibrante d'enthousiasme, le Dr. C. Rakovsky, que les citoyens de Constantza ont élu au conseil municipal, est une personnalité marquante.

Né en Russie¹, intellectuel au sens le plus vrai du terme, esprit vaste, accessible à toutes les grandes questions du monde, homme d'une culture éminente, il était inévitable que le Dr. Rakovsky ne restât pas indifférent au noble mouvement pour la liberté, ni surtout à l'émancipation spirituelle des Russes.

Le Dr. Rakovsky n'est pas un inconnu dans le mouvement culturel qui se déroule en Russie. Il est de ces soldats courageux – dont le nombre se compte par légions en Russie – qui font de la lutte pour la liberté un apostolat et qui savent, quand la détresse les appelle, s'élever aux plus hauts sacrifices du désintéressement.

Le Dr. Rakovsky s'est également adonné à la littérature et a publié en russe une série d'ouvrages scientifiques et politico-sociaux.

C'est pourquoi nous avons vu le Dr. Rakovsky, tant lorsque le cuirassé russe *Potemkine* parut pour la première fois devant Constantza, que lorsqu'il revint pour se rendre aux autorités, s'employer sans relâche, jour et nuit, au milieu des marins du *Potemkine* ; car, dès le premier instant, ces hommes lui accordèrent une confiance aveugle. Aujourd'hui, c'est un secret de polichinelle, que nos autorités aussi bien que les chefs des sept cents marins pourraient confirmer : la solution de cette affaire difficile, la reddition aux autorités roumaines, n'est due qu'à ses discours convaincants, qui inspiraient la confiance, et qui persuadèrent les chefs qu'ils devaient placer leur confiance dans le gouvernement roumain et qu'ils ne seraient jamais livrés à l'État russe.

Il est donc aisé de comprendre qu'un entretien avec le Dr. Rakovsky, qui fut en contact intime avec l'équipage du cuirassé et surtout avec les chefs de l'insurrection, tant pendant les négociations qu'après la reddition, ne peut qu'être passionnant. Je ne saurais trop le remercier ici de l'amabilité et de la complaisance avec lesquelles il m'a raconté tout cela au cours de l'entretien qu'il m'a accordé, afin que je puisse le rapporter fidèlement aux lecteurs.

¹ C'est inexact : Rakovsky est né à Kotel dans l'actuelle Bulgarie.

Révélation tirée des mémoires de Matiouchenko

Le Dr. Rakovsky me montra un épais volume de manuscrits, de grandes feuilles couvertes d'une écriture serrée. C'étaient les mémoires de Matiouchenko, le premier héros de la tragédie du Potemkine, écrits de sa propre main. Après quelques explications, le docteur Rakovsky se mit à traduire du russe – car les mémoires étaient rédigés en russe – le récit et les descriptions simples qui suivent :

« [...] Après avoir parlé avec le capitaine du port, nous revînmes au navire avec la chaloupe et communiquâmes à l'équipage les conditions de reddition posées par la Roumanie. Pendant que nous discutons entre nous des conditions, je remarquai qu'une chaloupe à vapeur s'approchait de notre navire, et en même temps, du côté opposé, un canot manœuvré par six rameurs, dans lequel je vis un monsieur sympathique à la grande barbe noire et portant une grande fleur rouge à la boutonnière. Il nous demanda la permission de monter sur le pont, ce que nous fîmes aussitôt. Parvenu en haut, il se présenta à nous comme le Dr. Rakovsky [...] Je lui demandai aussitôt :

— Que faire ?

— Je ne puis vous donner aucun conseil avant d'avoir tiré au clair un point : avez-vous du charbon, et en quelle quantité ?

— Nous avons encore environ trois mille pouds de charbon, répondis-je après avoir demandé en sa présence à l'officier mécanicien Kovalenko.

(Cet officier fut épargné. On racontera plus loin ses aventures.)

— Avec cette quantité de charbon, pouvez-vous tenir trois jours en mer ?

— Impossible, car même si nous voulions rester sur place, nous devrions maintenir seize chaudières sous pression.

C'est alors que ce misérable Bourdoukov intervint :

— Maintenant, plus de secrets ! Assez ! Il ne faut plus troubler l'équipage !

Je répondis avec colère :

— Misérable ! Cela ne te regarde pas. Tais-toi !

Et il resta comme frappé de mutisme.

(Bourdoukow, qui était le chef de bord, joua d'ailleurs, comme on le verra plus tard, un rôle équivoque.)

Je demandai à Rakovsky :

— Pouvons-nous avoir confiance en la Roumanie ?

— Oui, répondit le Dr. Rakovsky, car si vous ne pouvez plus servir la grande cause, il vaut mieux vous rendre que de recourir à une solution héroïque qui ne servirait à rien. [...] »

Le Dr. Rakovsky se mit alors à me décrire la situation à bord du *Potemkine* à ce moment-là : le navire, et surtout les chaudières et les machines, étaient endommagées parce qu'elles avaient fonctionné avec de l'eau de mer. Une fois, le navire s'était approvisionné en eau douce à l'embouchure

du Danube. S'ils ne l'avaient pas fait, ils n'auraient même pas pu résister aussi longtemps, car les chaudières se seraient usées plus tôt.

L'équipage était dans un état d'épuisement extrême. L'héroïsme des marins est sans exemple. Ceux qui avaient conscience de la situation ont fait des efforts surhumains, et cela est particulièrement vrai du personnel de la salle des machines. Pendant douze jours, aucun d'eux n'a fermé l'œil ; ils devaient veiller constamment sur les machines, et aussi surveiller la majorité de l'équipage, qui était hésitante et indifférente, parfois lâche, parfois peureuse.

Vous pouvez imaginer le travail de ces pauvres gens, qui devaient en même temps être présents aux installations techniques – car les machines devaient fonctionner sans arrêt – et devaient aussi être vigilants pour relever le courage de la majorité des marins. Douze jours d'efforts surhumains, d'un travail colossal, constamment sous la menace d'être attaqués par la flotte envoyée à leur poursuite, les yeux fixés sans cesse sur l'horizon infini pour y découvrir quelque navire, et en même temps surveillant toutes les parties du bateau.

La situation de ceux qui se trouvaient sur le pont était encore pire. Ceux qui avaient conscience de la situation devaient mener un combat permanent contre la masse ignorante, qui était sous l'influence des onze chefs de bord, parmi lesquels se trouvait le lâche Bourdoukov. Ceux-ci profitaient du temps où les chefs de l'insurrection étaient occupés aux machines ou aux installations techniques pour semer la panique, le mécontentement et la dépression morale dans l'esprit de la masse des marins. S'y ajoutait la faiblesse physique qui les empêchait de participer à une action héroïque. Il fallait mener un combat gigantesque contre la démoralisation, le mécontentement, l'abattement et la fatigue excessive, sans oublier la nostalgie du foyer, de la patrie, des parents et des proches, et surtout la peur de la mort. Un seul moment de faiblesse aurait pu tout compromettre.

« Notre plus grand et plus puissant ennemi, raconte Matiouchenko, était l'abattement, et contre cet ennemi nous luttions de toutes nos forces. Je crois encore voir l'officier Alexeïev, qui portait le grade de lieutenant-pilote et qui fut épargné le jour du meurtre, le 14 juin. Nous le gardions parmi nous et nous servions de lui comme pilote expérimenté. Toute la journée, il restait blotti dans un coin comme un animal qui ne se sent pas à l'aise, plongé dans le silence, comme s'il avait perdu la voix, et regardait mélancoliquement l'horizon infini. Que pouvait-il se passer dans son esprit ? Nul ne peut le savoir. Mais cette attitude mélancolique et ces pleurs éternellement silencieux exerçaient une influence terriblement démoralisante sur le reste de l'équipage, ce qui nous causa maintes fois de terribles désagréments, car ils se laissaient aussi complètement abattre. Souvent, ils pleuraient tous comme des enfants. »

Pourquoi les marins ne se sont-ils pas débarrassés de ces éléments ? demandai-je au Dr. Rakovsky.

— Je leur ai aussi posé cette question, me répondit le Dr. Rakovsky. Mais que pouvaient-ils faire d'autre que de les débarquer ? Pourtant, on ne les a pas débarqués, car cette manière d'agir aurait eu un effet encore plus déprimant sur le reste des marins. Le comité, cependant, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour maintenir le moral de tout l'équipage. Ainsi, par exemple, lorsque la fatigue physique de l'équipage atteignit son comble, lorsque le surmenage et le manque de nourriture menacèrent de diminuer leur force de résistance, on organisa des jeux, des chants et des divertissements, auxquels tous les marins participèrent sans exception. C'est ainsi seulement qu'il s'explique qu'après le départ du *Potemkine* de Constantza pour Théodosie, l'équipage du navire bulgare *Nadejda* déclara avoir rencontré en pleine mer un navire géant sur le pont duquel ils virent, à l'aide de leurs longues-vues, des marins qui dansaient avec des femmes. En réalité, il s'agissait simplement des marins du *Potemkine*. Quant aux silhouettes féminines, les Bulgares les auront vues par suite d'illusions d'optique dues à leurs bonnes longues-vues.

On a dit que tout l'équipage du *Potemkine* et du torpilleur n° 267 eut à souffrir de la fureur du comité, qui retira les revolvers à tout l'équipage et n'arma que cinquante révolutionnaires dévoués. Cela est inexact. Pour rétablir la vérité historique, je dois vous déclarer expressément – dit le Dr.

Rakovsky avec émotion – que tout cela est absolument faux, de même qu’il est faux que les officiers aient été arrêtés dans leurs cabines, etc. D’abord, un désarmement général de l’équipage n’a jamais été dans l’intention des chefs de l’insurrection ; ensuite, une telle mesure n’aurait pas pu être exécutée sans de graves conséquences. La meilleure preuve en est sans doute que, lorsque les sept cents marins se rendirent aux autorités roumaines à Constantza, ils remirent tous leurs revolvers aux autorités. En outre, personne ne fut arrêté à bord, car même les plus grands adversaires de l’insurrection circulaient librement, comme par exemple les onze chefs de bord sous la conduite de Bourdoukov, qui ne cessa d’exciter l’équipage contre le comité et tenta de le persuader de retourner en Russie et de capituler. Voici plutôt ce qui est vrai, comme je le sais d’après les déclarations personnelles des principaux meneurs Matiouchenko, Kovalenko et Kirill : ce n’est que dans les deux ou trois premiers jours qui suivirent le déclenchement de l’insurrection à bord que les onze chefs de bord furent tenus prisonniers. Ensuite, ils furent relâchés, et nos fidèles partisans s’abstinrent rigoureusement, pendant tout ce temps, de leur faire le moindre mal, bien qu’ils s’efforçassent de soulever l’équipage contre les insurgés. Un seul incident notable s’est produit à bord du *Potemkine*. Lorsque le navire fit route vers Théodosie, l’un des onze chefs de bord fut surpris dans le magasin de pyroxyline, où il n’avait que faire. Comme cela paraissait suspect et que l’on pouvait supposer qu’il voulait faire sauter le navire, il fut enfermé un moment, mais après des explications suffisantes, il fut remis en liberté. Aucune autre violence ne fut commise, et même dans ce cas, cet homme n’aurait pas été arrêté si un incident similaire ne s’était pas déjà produit auparavant.

On sait qu’au moment où les équipages du *Potemkine* et du *Pobedonossets* fraternisaient dans les eaux d’Odessa et hissaient des drapeaux rouges, un capitaine du *Pobedonossets* se tira une balle sur le pont. Voici comment les choses se passèrent : ce capitaine fut découvert dans le magasin aux poudres du navire, et il voulait manifestement faire sauter tout le bateau, car, en tant que militaire, il ne voulait pas connaître une telle honte de l’indiscipline et de l’insurrection. Il préféra donc périr avec tout l’équipage. Empêché de le faire, il se tira une balle dans la tête.

Lorsque le commandant Golikov eut appris que l’agitation couvait parmi l’équipage à cause de la mauvaise nourriture, et surtout à cause des mauvais traitements qu’ils avaient à subir de la part du premier officier Guiliarovski, il convoqua un jour les marins autour de lui et leur tint un long discours. Pour les intimider, il leur dit, entre autres, que les soldats ne devaient jamais murmurer contre les mauvais traitements, et il leur cita comme exemple que, vingt ans plus tôt, alors qu’il était encore capitaine, vingt-cinq marins avaient été condamnés à mort par pendaison pour insurrection, mais avaient ensuite été graciés. Ce discours du commandant, et surtout ces derniers mots – que l’équipage en révolte avait finalement été gracié – exaspérèrent les autres officiers, qui auraient préféré que l’équipage fût intimidé par le récit selon lequel les marins auraient été pendus. Parmi les officiers se trouvaient aussi des adversaires du gouvernement, mais devant les soldats ils exigeaient de leurs subordonnés une discipline aveugle et cherchaient à la maintenir par une poigne de fer.

Mais dans les rangs des marins, c’était un mécontentement général qui régnait. L’action de la propagande socialiste, qui gagnait les équipages de tous les navires de guerre, avait également gagné l’équipage du *Potemkine*. Le plan était pourtant tout autre. La propagande préparait le terrain d’une révolution ; c’étaient les équipages de toute la flotte de la mer Noire qui devaient se soulever. Cette révolution devait éclater en juillet ou en août, au moment des grandes manœuvres navales. Sur un signal donné par un navire sanitaire, tous les marins conjurés devaient se soulever, enfermer les officiers et prendre possession de tous les navires de guerre. La flotte de la mer Noire devait alors s’emparer successivement des villes portuaires, Odessa et toutes les villes de la côte méridionale, car c’est là que se trouvent les principaux arsenaux et les dépôts de munitions d’artillerie. Par ce moyen, tout le sud de la Russie s’embraserait dans une révolution et, suffisamment approvisionnés en vivres et en armes, on pourrait déchaîner la révolution dans tout le pays. Ce plan était connu dans tous ses détails par les chefs de l’insurrection du *Potemkine*. Ils avaient tous parfaitement conscience que l’insurrection à bord du *Potemkine* avait éclaté prématurément, mais il n’y avait plus rien à faire. Le hasard fut fatal et contraire à tous leurs vœux.

« Le 13 juin, écrit Matiouchenko dans ses mémoires, alors que le Potemkine effectuait des exercices de tir près d'Odessa, on apporta à bord de la viande avariée, pleine de vers, destinée à la nourriture des soldats. Les marins s'agitèrent, mais ils serrèrent les poings dans leurs poches et refoulèrent leur colère dans les coins du navire. Le moment de la révolution n'était pas encore venu, et pour éviter tout conflit, nous décidâmes d'accepter cette mauvaise nourriture, mais de la jeter et de nous contenter de pain et de thé. Guiliarovski, cependant, mit brusquement fin à toute patience. Il ordonna que tous les marins consomment leur portion de viande, malgré l'odeur répugnante qui à elle seule suffisait à écœurer les marins. Guiliarovski fit tendre une corde et cria : "Que ceux qui veulent manger restent à droite de la corde, que ceux qui ne veulent pas manger passent à gauche !" Nous passâmes tous à droite, acceptant ainsi l'ordre.

Quand il vit que, par notre soumission, on lui enlevait l'occasion de jouer au tyran entre les mains duquel reposaient la vie et la mort des marins, il se précipita, soutenu par un officier, Lientiev, sur nous, et poussa une vingtaine de marins du côté gauche. Puis il appela aussitôt la garde, nota les noms et prit toutes les dispositions pour faire fusiller les marins. Parmi ces vingt se trouvait Vakoulintchouk. Guiliarovski lui demanda : "Misérable, maudit moujik, pourquoi ne veux-tu pas manger ?"

La main à la casquette, celui-ci répondit : "Même les chiens ne mangeraient pas une chose pareille !"

Guiliarovski, hors de lui, saisi d'une colère furieuse, saisit le fusil d'un garde et abattit Vakoulintchouk. Celui-ci, mortellement atteint, saisit un fusil, mais il n'était pas chargé, et il s'effondra, couvert du sang qui jaillissait de sa blessure.

C'en était trop ! Un grand cri général retentit : "Bratsy, dovolno terpet !" (Frères, assez de souffrances !) et tout le monde courut aux armes. En quelques secondes, des coups de feu partirent de toutes parts, et quatre officiers tombèrent, frappés par les balles des vengeurs de Vakoulintchouk. C'étaient Golikov, le commandant du navire ; Guiliarovski, le premier officier ; Nepliouïev, et Ton, dont la mort fut regrettée par tous sans exception, car sa bonté l'avait rendu très populaire auprès de l'équipage. Dans cette confusion, plus personne ne savait ce qu'il faisait. Les balles sifflaient dans toutes les parties du navire. Les autres officiers firent des bonds terribles et désespérés et se jetèrent du troisième pont à la mer, cherchant à se sauver à la nage. La foule des marins, même ceux qui n'étaient pas révolutionnaires, envoyèrent des balles de toutes parts aux nageurs désespérés.

Matiouchenko et quelques camarades comprirent aussitôt la gravité effroyable de la situation et se mirent à la tête du mouvement. Le premier cria d'une voix forte : "Arrêtez le massacre ! Ne tuez plus ! Nous n'avons pas besoin de sang !"

Alors que la fureur de la foule se calmait un peu, Matiouchenko aperçut l'aspirant Kovalenko, l'ingénieur du navire, luttant contre les flots. Ce jeune technicien était très aimé des marins. Il nageait avec ses dernières forces, et lorsqu'il atteignit un poteau auquel les cibles étaient fixées, il s'y accrocha, épuisé. Matiouchenko lui cria : "Reviens, Kovalenko, reviens à bord ! Nous ne te ferons aucun mal !" Kovalenko lui répondit : "M'en donnes-tu ta parole d'honneur ?" Et lorsque Matiouchenko la lui eut donnée, il lâcha le poteau et regagna le navire à la nage, pour y prendre la direction technique du bateau et se dévouer corps et âme à l'équipage.

Chaque fois que Matiouchenko rencontrait Kovalenko, il lui disait, les larmes aux yeux, qu'il était heureux que, dans la fureur, on n'ait pas tiré sur lui quand il s'était jeté à l'eau. Car, aveuglé par la rage, lui-même ne l'aurait pas épargné, et Matiouchenko était l'un des meilleurs tireurs de tout l'équipage. [...] »

Je remarquai que le Dr. Rakovsky se sentait fatigué et ne voulus pas abuser plus longtemps de son amabilité. Je rendrai compte ultérieurement de la suite de ses communications.

Constantza, 25 juillet. Les extraits des mémoires du chef du *Potemkine*, Matiouchenko, que j'ai pu faire connaître aux lecteurs de la « *Neue Freie Presse* » grâce à l'obligeance du Dr. Rakovsky, m'ont paru si intéressants que j'ai jugé bon de prier M. le Dr. Rakovsky de vouloir bien poursuivre ses communications.

Aujourd'hui encore, M. le Dr. Rakovsky se montra volontiers disposé à m'accorder la suite de cet entretien captivant. Il commença donc :

— Il n'est pas vrai que les officiers aient été enfermés dans leurs cabines. Le médecin du bord et le premier chirurgien se sont suicidés par peur. On a également beaucoup parlé du grand désordre dans lequel le navire aurait été trouvé. Les vitres étaient brisées pour permettre de voir si quelqu'un était resté dans les cabines, car les portes étaient fermées et les vitres opaques, si bien qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'y regarder. Les lambeaux de vêtements trouvés appartenaient aux marins, qui les avaient laissés derrière eux au moment du débarquement, ne voulant pas s'encombrer de bagages inutiles et n'emportant que le strict nécessaire.

Ce qui suit est assez caractéristique de Matiouchenko et des autres chefs : Makarov était officier et intendant du navire, et c'est lui qui avait acheté la viande avariée. Bien qu'il se fût caché dans une cabine au moment de l'insurrection et qu'on l'eût ensuite découvert, il ne fut pas assassiné. Le comité révolutionnaire l'épargna et le fit débarquer à Odessa pour le protéger contre d'éventuelles violences de l'équipage. C'est pour les mêmes raisons, afin d'éviter de verser un sang innocent, que les révolutionnaires s'abstinrent de bombarder Odessa. Les trois premiers coups de canon tirés sur la ville ne le furent qu'au premier moment de la confusion. Mais lorsqu'ils prirent conscience que cela pourrait tuer des ouvriers innocents, le bombardement cessa. Ils ne bombardèrent ni Odessa, ni Théodosie, ni aucun autre port de Russie, car ils ne voulaient pas être condamnés plus tard par « l'histoire ». Peut-être aussi la raison était-elle qu'ils n'étaient pas suffisamment préparés sur le plan matériel. Car ils ne possédaient tout simplement pas le plan d'Odessa, et ils ne voulaient pas tirer au hasard.

Ce qui se passa ensuite – l'arrachage des épaulettes, l'anéantissement de la hiérarchie et la prise du large – est connu. Mais l'instant fut sublime lorsque la flotte de Krieger s'enfuit devant le *Potemkine*. Lui, l'amiral, fuyait devant de simples soldats ! L'enthousiasme qui régnait alors à bord du *Potemkine* était indescriptible. Un cri retentit dans tout le navire : « *À bas l'autocratie, vive la révolution !* » L'équipage fut pris de délire, on dansait, on chantait, on s'embrassait d'émotion joyeuse.

Et lorsque les marins du *Pobedonossets* refusèrent de tirer sur le *Potemkine*, firent au contraire cause commune avec lui et lui rendirent même les honneurs militaires, « *ce fut un moment, écrit Matiouchenko, que je n'oublierai de ma vie, et mon cœur frémit d'orgueil joyeux quand j'y pense. Ces instants divins furent une compensation pour notre douleur et notre échec. Ces hurrahs des équipages résonneront éternellement à mes oreilles et me donneront la force de continuer à lutter pour la liberté. Le mouvement socialiste a des plans grandioses, dont la réalisation est proche.* »

Le Dr. Rakovsky me décrivit ensuite la personnalité de Matiouchenko. Ce dernier, qui est instruit, versé dans toutes les questions économiques et connaît tous les écrits importants traitant du socialisme et de la révolution, parle, outre le russe, l'allemand qu'il a appris seul ; il appartient à la classe qui s'est vouée à la social-démocratie. Il n'est pas un théoricien, mais un partisan de la propagande par l'action, un social-démocrate convaincu, un adepte de la révolution générale en Russie, prêt à sacrifier sa vie à tout moment sous le drapeau rouge.

La réponse suivante de Kirill caractérise parfaitement la personnalité de ces deux héros de l'épopée du *Potemkine*. Interrogé sur les idées de Matiouchenko, il répondit :

« *C'est un social-démocrate convaincu et fanatique. Il a beaucoup lu, mais il n'en reste pas moins sans instruction. Matiouchenko connaît parfaitement les principes de la social-démocratie et admire*

profondément Marx, bien qu'il n'ait jamais lu son grand ouvrage Le Capital, contrairement à moi par exemple. Sous l'apparent caractère taciturne de Matiouchenko se cache un rêveur, un idéaliste, mais qui n'est pas exempt d'une certaine naïveté dans ses conceptions. Lorsqu'il me parlait de l'équipage du Potemkine après le hissage du drapeau rouge, il me racontait non sans une certaine ironie les contradictions entre son idéal et les actes qu'il avait accomplis. "Figurez-vous, me dit-il, qu'après le meurtre des quatre officiers, lorsque la flotte de l'amiral Krieger fuyait devant nous et que l'équipage du Pobedonossets fraternisait avec nous, au moment même où les sabres, les épaulettes et les galons volaient dans l'eau et que le drapeau rouge flottait fièrement au mât du navire, tout l'équipage se mit à chanter avec enthousiasme l'hymne national russe. Du reste, pendant les douze jours que nous avons erré en mer, semant la terreur dans toute la flotte de la mer Noire, alors que les amiraux et contre-amiraux fuyaient devant nous, simples soldats, on chantait à bord du Potemkine les chants les plus patriotiques célébrant le tsarisme et toute l'armée. Que voulez-vous, mon cher monsieur, ce sont les résultats du dressage à la caserne, dont les principes sont insufflés dans le sang des hommes. Il était bien naturel que nous ne puissions pas rompre du jour au lendemain avec les vieilles habitudes. Je n'aurais d'ailleurs pas pu m'y opposer, cela aurait été brutal de ma part. »

Ici Matiouchenko soupira profondément, retomba dans un silence morne et regarda devant lui comme perdu dans ses pensées. Au bout de quelques minutes, il reprit : « J'avais même projeté de donner un uniforme unique à l'équipage, au lieu de l'ancien uniforme de la marine. Mais je n'ai pas pu réaliser toutes mes idées. J'ai même élaboré un grandiose plan de guerre ! Mais cela demande encore du temps. Maintenant je me sens si fatigué. »

Et nous voici parvenus à l'épilogue de cette tragédie, qui fit oublier pendant deux semaines la guerre et les autres événements mondiaux, qui captiva et émut passionnément le monde entier, les yeux fixés sur le *Potemkine* et ses sept cents marins.

Le débarquement des marins à Constantza fut également accompagné d'épisodes qu'il convient de rapporter dans l'intérêt de la vérité historique. Nous ne nous attarderons pas sur le rôle comique du commandant du petit navire de station *Touapsé*, M. Banov, qui s'approcha du *Potemkine*, monta sur sa passerelle de commandement et chercha le commandant pour le saluer en tant que supérieur et lui faire son rapport. Il dut faire une drôle de tête lorsque, au lieu du commandant, ce furent de simples marins qui le reçurent et lui signifièrent brièvement de disparaître d'où il venait.

En revanche, mentionnons une autre personne qui se donna une grande importance au cours des divers événements de Constantza et y joua un rôle fort pitoyable. Il s'agit d'un certain Georg Mélas, un espion russe connu, qui, prévoyant que le *Potemkine* reviendrait à Constantza, s'y installa et attendit le déroulement des événements. Ce Mélas est une figure qui n'est pas inconnue dans le pays, une personne qui fréquente même les cercles officiels. Cela lui fut facilité, d'une part par son caractère insinuant, d'autre part parce qu'il est le fils de l'ancien consul russe à Galați. Il parle couramment plusieurs langues modernes, particulièrement bien le français, et son apparence et ses manières sont également françaises, ce qui lui a permis d'être admis dans les meilleurs cercles de la ville. Dans ces cercles, il ne nie pas sa condition. Bien au contraire, il se vante encore d'être espion pour la Russie et chef de l'espionnage pour la Roumanie, la Turquie et l'Égypte. En effet, il voyage souvent sur la ligne Constantza-Constantinople-Alexandrie. Il prétend jouir d'un grand crédit au ministère des Affaires étrangères à Pétersbourg, et que les consuls pour l'étranger sont nommés sur sa seule proposition.

Pendant toute la durée des négociations de reddition, Mélas fut le seul interprète entre nos autorités et les marins, et ce uniquement grâce à son effronterie, s'immisçant dans les affaires sans avoir été interrogé ni prié par personne. Dès le début, il agit selon un plan bien déterminé. Il fit comprendre aux marins qu'il était bien plus recommandable et plus sage de retourner en Russie plutôt que de se rendre à la Roumanie, et, pour y parvenir plus facilement, il falsifia en tant qu'interprète les propositions faites par les autorités et rapporta tout autre chose que ce que les marins demandaient. Lorsque enfin la reddition fut décidée, le commandant du port Negru invita les marins, avant d'être autorisés à entrer dans la ville, à se rendre au bureau du commandement pour y inscrire leurs noms et

qualités dans un registre. Les marins obéirent à cette invitation et se rassemblèrent devant le commandement du port. Les onze chefs de bord se regroupèrent autour de Mélas. Ils déclarèrent qu'ils n'avaient suivi les insurgés que contraints et forcés, et qu'ils ne l'avaient fait que par peur. Mais ils ne voulaient pas retourner en Russie tant qu'on ne leur offrirait pas des garanties suffisantes qu'il ne leur arriverait rien de fâcheux. Le Dr. Rakovsky lui-même fut chargé d'établir la lettre de garantie que les marins signèrent. À cette occasion, l'incident suivant se produisit : le marin Bourdoukov s'approcha du docteur Rakovsky, lui tendit la main et le pria de lui pardonner les désagréments qu'il lui avait causés, « *mais cela m'agaçait que vous parliez avec un meurtrier* ». Il faisait allusion à Matiouchenko. Mais à ce moment précis, Matiouchenko entra. Il apportait 800 roubles qui devaient être distribués aux chefs et à l'officier Alexeïev, en plus des 80 roubles que chaque homme avait déjà reçus. Lorsque Bourdoukov vit l'argent, il courut vers Matiouchenko, l'embrassa et lui demanda pardon de l'avoir traité de meurtrier un instant plus tôt.

Tout cela se passa le samedi soir. Ce même soir, un peu plus tard, il se produisit encore un incident intéressant dans l'un des nombreux restaurants du port. Ce restaurant était bondé de marins et aussi de quelques curieux. À une table étaient assis les onze chefs de bord et l'officier du nom d'Alexeïev, naturellement accompagnés de l'indispensable M. Mélas, qui déployait tous ses talents de persuasion pour convaincre les marins de retourner en Russie, puisque le tsar les aurait graciés. Soudain, Matiouchenko entra dans le restaurant, salua très aimablement les onze chefs et l'officier, s'approcha d'eux et serra la main à chacun en souriant, bien qu'ils fussent tous ses supérieurs. Puis il s'assit avec les autres, au milieu desquels se trouvait également M. Rakovsky. Mais à peine s'était-il éloigné de la table de ses anciens supérieurs qu'une agitation singulière se fit sentir à cette table, et aussitôt un officier roumain s'approcha du docteur Rakovsky et lui dit à voix basse : « *Veillez à ce que cette nuit même les trois chefs Matiouchenko, Kirill et Kovalenko quittent Constantza, car sur l'instigation de l'espion Mélas, on envisage d'entreprendre quelque chose contre ces braves gens.* »

Mélas voulait sans aucun doute provoquer un scandale qui aurait pu se terminer par un meurtre et entraîner les plus graves conséquences. D'une part, il aurait eu le droit de réclamer une récompense au gouvernement russe si, dans l'échauffourée, ces trois chefs de l'insurrection avaient été « accidentellement » tués, et d'autre part, il aurait pu se vanter que, grâce à sa seule sagesse, toute l'affaire avait été réglée en faveur de la Russie. Heureusement, il ne se passa rien, car ce soir-là même, Matiouchenko, Kovalenko et Kirill, partirent pour Bucarest.

Mélas n'avait pas une tâche facile, car tous les marins se méfiaient de lui, surtout lorsqu'un lieutenant roumain, du nom de Refik, qui, en tant que Turc, parlait très bien le turc et aussi le russe, fit remarquer à l'un des révolutionnaires, nommé Mirza – lui aussi Turc – que Mélas était un espion et qu'il avait l'intention de les livrer à la police secrète russe. Il les exhorta donc à ne pas suivre les conseils de Mélas et à ne pas retourner en Russie.

Cette même nuit, les consuls russes de Tulcea et de Galați arrivèrent à Constantza, convoqués par télégramme par Mélas, et avec eux vint une multitude d'agents russes qui envahirent littéralement les hôtels où séjournaient les marins et employèrent toutes les ruses pour persuader ces hommes de retourner en Russie. L'escadre de Pisarevski était également ancrée devant Constantza, et par tous ces moyens ils parvinrent finalement à convaincre une cinquantaine de marins de se rendre à cette escadre.

Le deuxième jour, dimanche, après que le drapeau russe eut été de nouveau hissé sur le *Potemkine*, plusieurs correspondants de journaux tentèrent d'accéder au pont du navire ; le commandant Pisarevski s'y opposa, déclarant que l'accès à un navire de guerre était interdit aux civils. Et pourtant, à ce moment précis, un civil se trouvait à bord : le fameux Georg Mélas. Il est remarquable que cet homme, qui n'avait absolument pas été officiellement convié à participer à ces affaires, était pourtant partout, en contact avec toutes les personnalités et les autorités, et dînait même à bord du *Potemkine* en compagnie des officiers. Mentionnons également le dialogue suivant qui eut lieu entre lui et quelques officiers de l'escadre de Pisarevski lorsqu'il les invita à l'accompagner en ville pour passer

une soirée dans un café-chantant. Ceux-ci déclinèrent cependant l'invitation. *« Cela nous est impossible, dirent-ils, aussi agréable que nous serait une telle sortie, de quitter le navire ; d'ailleurs nous risquerions de nous attirer des ennuis. Car si nous devions rencontrer ces rebelles, il serait de notre devoir d'abattre sans pitié ces traîtres à la patrie comme des chiens enragés. »*

Mélas répondit alors : *« S'il n'y a que cela, je peux vous épargner cette peine, car je peux vous amener les marins directement et vous pourrez les abattre en toute tranquillité. »*

Une véritable chasse fut organisée par les espions pour convaincre le plus grand nombre possible de marins de se faire photographier.

Lundi, Mélas rencontra le second chirurgien du *Potemkine* et l'invita au café « Moderna ». Là, il lui donna 60 francs et dit que c'était par compassion. Soudain, il lui dit : *« Que diriez-vous si nous allions au port pour voir le Potemkine une dernière fois et aussi pour nous faire photographier ? »* Mais celui-ci perçut le piège et refusa de l'accompagner. Un autre espion chercha à se lier avec un groupe de marins et les invita à faire ensemble une excursion aux vignobles, un lieu de promenade très prisé. Une fois sur place, ils furent photographiés par un photographe russe du nom de Sefeïenko. Mais les marins se ravisèrent ensuite et exigèrent de force la restitution du cliché, qu'ils détruisirent. Mais ces ruses et ces pièges ne s'arrêtèrent pas là. Car un autre espion, un Italien, tenta de persuader les marins de former une troupe de danseurs et de gymnastes pour entreprendre une tournée « autour du monde » avec eux. Et lorsque de nombreux marins se furent rassemblés autour de lui, on se remit à photographier. Mais peu après, la police intervint et confisqua les clichés.

Constantza est heureusement une petite ville et le rôle joué par Mélas fut rapidement découvert, et il disparut bientôt, voyant que le terrain devenait brûlant sous ses pieds. Il laissa cependant derrière lui de fidèles acolytes, et lorsque le *Potemkine* fut remorqué de Constantza à Sébastopol, on embarqua trente-six marins, les onze chefs de bord, à la tête desquels se trouvait Bourdoukov, l'ingénieur, l'officier Kalistov, l'officier Alexeïev et le second chirurgien du *Potemkine*, dont le nom m'échappe.